

## « Mon gadjo, le Gitan ... », emprunt lexical et reconfiguration catégorielle

Nathalie Binisti<sup>1</sup> & Marc Bordigoni<sup>2</sup>

### Un gadjo n'est pas un surin

La philologie comparée a été l'outil de la reconstitution de l'histoire de ces groupes humains repérés dès le XIV<sup>e</sup> siècle sous les noms successifs d'Égyptiens, Bohémiens, Romanichels, Gitans, Tsiganes etc. Le repérage des emprunts par les Tsiganes de vocabulaire aux peuples qu'ils côtoyaient a permis d'établir des parcours de migration et de comprendre l'apparition de divers groupes tsiganes, Rom, Manouche, Kalé, selon que leur histoire (et leur langue) s'est principalement développée dans l'Europe centrale, en zone germanophone ou dans la péninsule ibérique. Mais la présence bohémienne c'est aussi traduite par l'apparition dans la langue française de mots venant de la *romani čib*. Par exemple, le mot surin, pour signifier le couteau, est attesté en français dès le XIX<sup>e</sup> siècle (cf le TLF). Plus récemment certains auteurs ont noté une mode – en particulier chez les jeunes dits des quartiers, pour l'emploi de verbes emprunter soit à la *romani čib* soit au « parler voyageur » comme par exemple *chourav*, *marav*, *rayav*, etc. Ces emprunts peuvent probablement être qualifiés d'argotiques, en ce qu'ils viennent se substituer à un mot français existant sans transformer les catégories de pensée, un couteau demeure un couteau, mais permettent de mobiliser les aspects cryptique, identitaire et ludique de l'énonciation. Mais pour l'ethnologue, il est des emprunts qui ne relèvent pas de ces seuls principes, c'est le cas des termes « gadjo », « gadji » et « payo », car c'est tout une « di-vision du Monde », pour employer l'expression de Pierre Bourdieu, qui est alors en jeu. Ou si l'on veut :

Un homme n'est pas un couteau

Emprunter (chouraver diraient certains) un mot comme *čurin*, un surin, un couteau, n'est pas du même ordre qu'emprunter un *gadjo*, un homme, mais pas n'importe quel homme ni tous les hommes.

### Deux mots : gadjo / tsigane

Ces deux mots, gadjo et tsigane, ont en commun de désigner des hommes, lesquels ne se reconnaissent pas dans ces termes, et ne les emploient jamais pour s'auto-désigner. Ils désignent chaque fois celui qui ne fait pas parti du groupe de référence de ego, du locuteur. Il y a fort à parier que peu, voire aucun d'entre vous n'ai jamais dit « je suis un gadjo », ou au féminin « je suis une gadji ». Pourtant un rom, un manouche, un sinti, un gitano, un kalé, bref un parmi ceux que nous appelons « tsiganes » n'hésiterait pas à qualifier chacun de nous par ces termes « gadjo », « gadji », ou l'ensemble de l'assemblée de « réunion de gadjé ».

À l'inverse, comme l'écrit Patrick Williams :

---

<sup>1</sup> Université de Provence

<sup>2</sup> Institut d'ethnologie méditerranéenne et comparative (Idemec- UMR 6591), MMSH, Aix-en-Provence

Parmi ceux que nous appelons Tsiganes, personne ne répond jamais à la question « Qui es-tu ? » par « Je suis Tsigane ». Surtout si la question – et la précision est d'importance – est posée dans la langue qui est la sienne. C'est à dire que celui que nous appelons Tsigane se désigne de manière différente quand il s'adresse à quelqu'un qui appartient à l'ensemble dont il considère lui-même être un élément et quand il s'adresse à quelqu'un qui n'appartient à cet ensemble.

.../...

En France, un Tsigane dit qu'il est Rom « *Rom sim* », qu'il est Manuš « *um Manuš* », etc.

.../...

[mais tous, Rom, Manuš, Gitanos,] disposent d'un terme pour désigner ceux qui sont en dehors de cet ensemble, et qui, semble-t-il, est toujours « Gadjé ». (Williams 1984 : 80-82)

Georges Calvet dans son *Dictionnaire tsigane-français, dialecte kalderash* paru à L'Asiathèque dans la collection des dictionnaires des langues'O indique à l'entrée *gažo* :

Gaž-ó, pl. –é (s.m.) non-tsigane, paysan<sup>3</sup>. *Gažo si manuš numà naj rom, amé lénge phenàs gažé* : un « gajo », c'est un homme, mais ce n'est pas un Rom, nous les appelons « gajé »

Pour l'ensemble de ceux que nous appelons Tsiganes, qui en parlant français se désignent le plus fréquemment comme « voyageurs » ou « gitans », l'humanité est tout à la fois une, et scindée<sup>4</sup>, puisqu'il y a d'un côté les gadjé et de l'autre les « voyageurs », qu'ils « voyagent », nomadisent ou pas. Quelque soit la langue parlée, le romanès, le manuš, ou le « parler voyageur »<sup>5</sup>, l'ensemble des « gens du voyage », des « Tsiganes » emploient donc les termes cités pour qualifier ceux qui ne font pas parti de cet ensemble aux limites floues. Les Kalé, le terme désigne les groupes tsiganes qui sont marqués par l'influence ibérique, les Gitans-gitans si l'on ose dire, emploient plus fréquemment d'autres termes : « payo » m.s., « paya » f.s. et « payos » m.pl., « payas » f.pl. , que l'on entend en Espagne mais aussi à Marseille, Nîmes, Avignon, ou Perpignan.

<sup>3</sup> Certains auteurs ont traduits « gadjé » par paysans, voire « bouseux » et lui associent un caractère péjoratif, remarquons que la traduction par « paysan » est logique dans le contexte des premiers repérages du terme « gadjo », les Tsiganes, essentiellement pourvoyeurs de services en milieu rural au XIXe siècle avaient principalement affaire aux paysans – voir par exemple le récit autobiographique de Lick. 1998. *Scènes de la vie manouche. Sur les routes de Provence avec les Sinti Piémontais*. Chateaufort-les-Martigues: Wallada.. Mais en soi les gadjé ne sont ni bons ni mauvais, ils sont, et Rom ou Manouche, ou ..., on vit dans le monde qui est organisé par les Gadjé, il n'y a pas de tsiganes sans gadjé, puisque les tsiganes sont dans le monde des gadjé, même si c'est en arrière ... ! Sur une analyse fine des rapports des Manouches aux gadjé, je renvoie au très beau livre de Patrick Williams (1993).

<sup>4</sup> L'autre moitié de l'humanité peut être effrayante : certains vous ont peut être entendu dans leur enfance une grand-mère tenter de les effrayer ou les inviter à devenir obéissant sous la menace de l'enlèvement par le gitan, le manouche, .... Le discours symétrique est aussi vrai, Alexandre Bouglione (1998) : « Quand on n'était pas sage, on nous disait : j'appelle le gadjo ».

<sup>5</sup> À propos de ce « parler voyageur » qu'il nomme « argot voyageur », Patrick Williams écrit : « La syntaxe est française, la majorité du vocabulaire aussi, les pourvoyeurs de termes exotiques sont les dialectes tsiganes, principalement le manouche. Pour certains cet argot se réduit à un accent ou à un recours à des tournures "incorrectes" ou archaïques du français qui finissent par devenir caractéristiques et fonctionnent comme signes de reconnaissance : *que j'meure à l'instant si j'le marav pas !* "Que je meure sur le champ si je ne le frappe pas !" .../... *I-z-ont venus tous ses parents vers elle, quelle contentesse !* "Tous ses parents sont venus la voir chez elle, quelle joie !" ; *I-z-étions bleus, schtrack !* "Ils étaient ivres, raides !" ». (Patrick Williams 1988, 1993).

En France de nos jours on entend deux, voire trois séries de termes permettant aux tsiganes de désigner les non-tsiganes que l'on peut présenter sous la forme d'un tableau :

	Singulier		Pluriel	
	Masculin	Féminin	Masculin	Féminin
Rom, Manuš,...	Gažo	Gaži	Gažé	Gažia
Parler voyageur	Gadjo	Gadji	Les Gadjé Les Gadjos	Les Gadjis
Kalo	Payo	Paya	Payos	Payas

Pour bien mesurer l'écart que connote l'emploi des termes du tableau par des Tsiganes, j'emprunterai à une collègue canadienne, Nancy Thede, la parabole du *flamenco* et du *pato* que lui fut racontée par deux vieux gitans en Andalousie :

C'est la parabole du flamand et du canard – flamenco est le terme qui sert dans une partie de l'Andalousie pour désigner les Gitanos, c'est celui qu'eux-mêmes emploient pour se désigner car moins dévalorisant que Gitanos ; à l'inverse canard : « pato » sonne comme « payo » c'est à dire les non-gitans :

*Il n'y a aucune différence entre le flamenco (flamand, Gitan) et le pato (canard, payo). Ici nous sommes tous égaux. Le pato est un oiseau... Le flamenco est un oiseau, non? Nous venons de l'oiseau flamenco et les autres viennent du pato! [ils rient] Il y a pas de différence entre le canard et le flamand! Non! Parce que les deux sont des oiseaux aquatiques! Les deux sont des oiseaux aquatiques et les deux aiment beaucoup l'eau. Mais il rajoute en riant : Un canard, ça a moins de grâce qu'un flamand, non?<sup>6</sup>*

Même humanité donc, fortement réaffirmée : les deux oiseaux aiment l'eau, pour autant la différence saute aux yeux, les espèces sont disjointes tout en faisant partie du même ensemble. L'emploi par un locuteur du mot « gadjo » pour désigner un autre homme l'inclut immédiatement dans un ensemble – l'humanité - qui, tout en faisant parti de l'ensemble en est distinct, il désigne immédiatement deux sous-ensembles en principe disjointes, les gadjé et les non-gadjé ou selon le point de vue, les non-tsiganes et les tsiganes.

Je résumerai l'écart qui sépare les tsiganes des gadjé , quand ce mot est mobilisé, par une référence à une expression d'un manouche de Pau qui disait à Jean-Luc Poueyto :

"Nous, les Manouches, on est des « arriérés »", l'un d'entre eux [lui] expliqua qu'en disant cela, il ne voulait pas dire que les Manouches étaient en quelque sorte "attardés" par rapport aux Gadjé, mais qu'ils restaient "en arrière", sans vouloir se dévoiler, sans chercher à s'exposer, comme les hérissons qu'ils aiment tant". (Poueyto 1999)

<sup>6</sup> d'après [Thede, 1999 #222]

Ainsi, si l'on file la métaphore du hérisson –animal emblématique des manouches, les glissements sémantiques, les "erreurs syntaxiques", les accentuations particulières, les prononciations spécifiques qui fondent le « parler voyageur » sont autant de piquants qui, tout à la fois, chatouillent l'oreille de l'interlocuteur, rappelant à un membre de la communauté la coprésence manouche ou « voyageur », et à l'interlocuteur gadjo au contraire la distance, l'écart de deux mondes.

Cette distance est toujours en veille ne serait-ce que dans l'immédiate dichotomie Nous/"Eusses", comme prononcent les Voyageurs, ou selon pour les groupes ayant conservé leur langue "mare roma"/gajé, "mare sinti"/gadjé, Gitanos/payos.

Est-ce que l'emprunt d'un terme comme *gažo* peut se faire sans qu'il reste quelque chose de sa logique d'emploi, de la « di-vion du Monde » qu'il sous-tend, et alors qu'est-ce qu'il en demeure ? Telles sont les questions qui s'imposent à l'ethnologue quand il entend des « gadjé », des non-tsiganes, des gens qui ne font pas parti de la « communauté des Gens du Voyage » selon la terminologie administrative contemporaine<sup>7</sup> employer les termes « gadjo », « gadji » voire « payo ».

Je ne prendrais qu'un exemple extrait du texte d'une chanson du groupe marseillais IAM intitulée : *Elle donne son corps avant son nom* : « mais la gadji reluquait, regard aguicheur » (Perrier 2000 : 69). La « gadji » en question n'est pas *autre* ; le chanteur, ou les auteurs du texte, ne sont pas « gitans », et cette « gadji », il l'interpelle en l'appelant « cousine » et il la décrit comme « Méditerranéenne, mixée comme chez nous ».

Pour l'ethnologue côtoyant ceux qui sont couramment appelés « gitans », l'emploi par des non-gitans de mots typiques du groupe ou des groupes gitans ne pouvait qu'attirer l'attention. D'autant plus que les mots subissaient une transformation : sur le modèle du français, le pluriel de « un gadjo » devient « des gadjos » et pas « des gadjé » ; mais plus encore le sens ne semblait plus le même ou tout au moins son emploi par des non-gitans paraît, à l'oreille de l'ethnologue, comme inappropriée puisque la gadji désigne dans le texte cité, simplement une fille ou une femme, qui peut être qualifiée de « cousine », faisant donc parti de l'*in-group*, appartenant au même sous ensemble que le locuteur. Emploi « inapproprié » d'un mot dont les formes lexicales en fait changent. Si nous reprenons le tableau ci-dessus il est possible de distinguer en son sein les termes qui vont faire l'objet d'un emprunt et ceux qui ne sont pas retenus – figurent en gras les termes retenus et en italiques ceux qui ne le sont pas<sup>8</sup> :

	Masculin singulier	Féminin singulier	Masculin pluriel	Féminin pluriel
Rom, Manuš, ...	<b>Gažo</b>	<b>Gaži</b>	<i>Gažé</i>	<i>Gažia</i>
Parler voyageur	<b>Gadjo</b>	<b>Gadji</b>	<i>Gadjé</i> <b>Les gadjo</b>	<b>Les gadji</b>
Kalo	<b>Payo</b>	<i>Paya</i>	<i>Payos</i>	<i>Payas</i>

<sup>7</sup> Sur cette question voir Bordigoni, Marc. 2002. "des Boèmes aux Gens du Voyages." in *Identité(s)*. Poitiers.

<sup>8</sup> On peut se poser la question, et la manière dont nous avons construit le tableau indique tendanciellement notre réponse, de savoir si l'emprunt du terme « gadjo » a eu lieu dans le « parler voyageur » ou dans la *romani čib* ?

À cet instant de notre interrogation nous devons remarquer que l'abandon – ou le non-emprunt – des pluriels laisse à penser que l'opposition essentielle Eux/Nous, constitutive de l'emploi de *gažo*, ne serait pas reprise. Le retour au terrain s'impose pour l'ethnologue comme pour la sociolinguiste et le dialogue devient fructueux quand ils ont dans l'oreille cet énoncé, logiquement contradictoire pour l'ethnologue : « Mon gadjo, le Gitan ... »

## **Principaux emprunts (et dérivés) aux dialectes tsiganes présents dans le parler de jeunes Français issus de quartiers dits « difficiles »**

Un certain nombre d'emprunts lexicaux aux dialectes tsiganes et plus particulièrement au « parler des voyageurs » s'est introduit dans le répertoire verbal d'adolescents qualifiés de « jeunes des quartiers » ou encore « jeunes de banlieue ». Cette nomination<sup>9</sup> désigne généralement des jeunes issus majoritairement de l'immigration (immigration principalement maghrébine, mais aussi noire-africaine (notamment comorienne dans le cas de Marseille) et asiatique<sup>10</sup>) qui résident la plupart du temps dans des cités ou des habitats anciens situés dans des quartiers dits « défavorisés ».

Dans la plupart des descriptions proposées à ce jour par les linguistes dans plusieurs villes de France<sup>11</sup>, on retrouve à peu près les mêmes spécificités en ce qui concerne les emprunts aux dialectes tsiganes que l'on peut résumer d'une façon très succincte ainsi :

- La présence de certains verbes présentant une suffixation en *-av*. Ce suffixe est la désinence de la première personne du singulier en romanés<sup>12</sup> (ex : *marav* « je frappe ») mais perd sa qualité de morphème verbal au moment de l'emprunt (ex : *marav* « frapper »). Ces verbes ainsi constitués se trouvent alors soit utilisés en tant que forme verbale invariable (ex : « je l'ai *marav* », « je vais *t'marav* », signifiant respectivement « je l'ai frappé », « je vais te frapper »), soit deviennent à leur tour des radicaux auxquels sont ajoutées les désinences françaises traditionnelles (ex : « je l'ai *maravé* », « je vais *t'maraver* »).
- L'emprunt de quelques lexèmes issus des dialectes tsiganes (parlés par les Rom mais aussi les Manouches ou les Kalé). Ces emprunts peuvent s'effectuer à partir des dialectes tsiganes, à partir du « parler voyageur » ou encore, dans certains cas, par l'intermédiaire de l'argot traditionnel. C'est le cas pour le verbe *čor-* « voler », qui a donné lieu à *tchourav(er)*, *chourav(er)* ou *chourer*, très souvent recueillis lors des enquêtes linguistiques effectuées en France dans l'une de ces trois formes (ou les trois). C'est également le cas pour l'expression « *les schmit* » qui désigne les policiers ; cette expression est

<sup>9</sup> L'emploi du terme « nomination » est préféré ici à celui de « dénomination » en référence à P. Siblot (1999) pour souligner l'acte linguistique effectif dans le fait de nommer l'autre, et le dynamisme qui lui est inhérent.

<sup>10</sup> Bien que les enfants de la deuxième génération issus de l'immigration asiatique soient encore peu représentés.

<sup>11</sup> Citons essentiellement les travaux de J. Billiez (1992), J. Billiez et al. (1999, 2002), K. Krief (1999) et C. Trimaille (2003) pour Grenoble, ville dans laquelle on note une influence relativement importante des dialectes tsiganes ; J. Bourlier-Berkowicz (1999) pour Nice, où là aussi l'influence des langues tsiganes semble comparable à la situation marseillaise décrite principalement par N. Binisti (2000) et N. Binisti et M. Gasquet-Cyrus (2001), mais aussi du point de vue du lexique par D. Armogathe et J.-M. Kasbarian (1998); J.-P. Goudailler (1997), l'ethnologue D. Lepoutre (1997) et les professeurs du secondaire B. Seguin et F. Teillard (1996) pour Paris et la région parisienne, C. Le Cunff et son équipe (1999) pour Rennes, B. Seux (1997) pour la banlieue de Saint-Etienne, F. Melliani (2000) pour Rouen et sa banlieue (notons que l'auteur ne cite à aucun moment l'influence des langues tsiganes sur les pratiques langagières des jeunes issus de l'immigration maghrébine de Saint-Etienne-du-Rouvray).

<sup>12</sup> Cf. le dictionnaire tsigane-français de G. Calvet (1993).

directement empruntés aux Manouches, nombreux dans les divers quartiers populaires de Marseille.

Récemment, dans le cas de Marseille tout au moins, ces divers emprunts ont bénéficié d'un phénomène de mode dont l'apogée s'est situé approximativement de 1994 à 1999, en pour l'emploi des verbes. Depuis, on note un amoindrissement de l'influence des dialectes tsiganes sauf pour quelques termes bénéficiant au contraire d'une diffusion plus large. En effet, les termes *gadji* et *gadjo*, dont il est question dans cet article, présentent une diffusion étendue à une grande partie du Sud de la France<sup>13</sup>, ce qui n'est pas le cas pour *payo(t)* et *payo(t)te*, termes proches sur lesquels nous reviendrons, qui restent semble-t-il circonscrits à la ville de Marseille voire même à certains quartiers, et à quelques villes alentours.

Or, malgré les diverses influences des dialectes tsiganes sur les parlars des jeunes dits « des quartiers » matérialisée par l'entrée d'un certain nombre de termes dans les répertoires « jeunes », il est étonnant de constater que les jeunes « gitans »<sup>14</sup>, qui constituent certainement les locuteurs intermédiaires à partir desquels s'effectuent ces différents emprunts, ne sont pas considérés comme appartenant au groupe de pairs partageant ce que David Lepoutre (1997) nomme à la suite de William Labov (1978), « la culture des rues ». Ils sont, en effet, toujours décrits comme étant « à part » même si dans les faits des relations existent. A l'inverse, en ce qui concerne la ville de Marseille, les emprunts aux langues africaines (notamment les dialectes comoriens) ou même asiatiques sont très peu représentés dans le répertoire commun aux jeunes appartenant aux quartiers dits défavorisés de la ville alors que les adolescents et jeunes adultes appartenant à la deuxième ou troisième génération issue de ces migrations font, eux, partie intégrante du groupe. D'après Jacqueline Billiez (1992 : 121), les emplois des termes appartenant aux dialectes tsiganes seraient le reflet de « l'admiration des jeunes pour le mode de vie « manouche » qui constituerait la motivations des emprunts ». Cette explication s'avère insuffisante dans le cas de Marseille si on ne l'associe pas à la stigmatisation présente également envers ce mode de vie<sup>15</sup> (voir notamment Binisti 1997).

## Emploi des nominations : *gadji/ gadjo* et *payo(t)/payot(t)e*

<sup>13</sup> *Gadji* et *Gadjo* ont été attestés dans les sens respectifs de « fille » et « garçon » à Grenoble (Billiez et al., 2002 : 71), Nice (Bourlier-Berkowicz, 1999) mais ne semblent pas être présents à Rennes, malgré le fait que certains verbes tels que *marav(er)*, *chourer*, etc. ont été relevés auprès de collégiens. (Le Cunff et al., 1999 : 48-52). A la fin de notre communication, Thierry Bulot nous a signalé que la signification de *gadjo* à Rouen était différente, (signification qu'il a eu la gentillesse de nous préciser ultérieurement par courriel le 23/10/02 : « Ce sont souvent les hommes jeunes (ou qui se prétendent tels) qui ont une voiture (voire une mobylette) du type piège à filles, avec de belles jantes, de la fourrure... entre « fou » et « con ». C'est en quelque sorte un frimeur ridicule en partie envié et en partie moqué. A Rouen c'est une forme perçue comme du français familier pour signaler tout cet ensemble de personnes. Cela désigne la plupart du temps des « français de souche ». C'est le comportement qui est stigmatisé, et non l'origine ethnique. » Ceci nuance les propos de Jean-Pierre Goudailler (1997 : 22) selon lesquels « Si ce dernier terme [*payo*] est plus particulièrement utilisé dans le Sud, *gadjo* et son correspondant féminin *gadji* (fille, femme) est connu sur l'ensemble du territoire français. Ce mot était déjà utilisé en argot traditionnel, le pluriel pouvant en être *gadjé* ou *gadjos*. » Or, les termes « *gadji* » et « *gadjo* » sont peut-être effectivement présents sur toute la France mais ne sont pas nécessairement utilisés avec un même signifié, par le même type de locuteurs et à la même fréquence.

<sup>14</sup> « Gitans » est la nomination la plus courante à Marseille, mais l'on peut entendre également « *rhitanos* » (graphie francisée de l'espagnol *gitanos*), ainsi que « *rhérhé* » de la part des plus jeunes.

<sup>15</sup> On retrouve ici, semble-t-il, les mêmes attitudes (admiration-stigmatisation) existant envers le parler des jeunes dits des quartiers, à la fois rejeté et imité par les autres adolescents et jeunes adultes.

Nous allons maintenant nous pencher plus précisément sur l'emploi que les jeunes Marseillais, dont il est question ici, font de ces termes et sur les glissements de sens éventuels afin de regarder plus en détail les significations linguistiques et sociales sous-jacentes à ces emplois.

	Singulier		Pluriel	
	Masculin	Féminin	Masculin	Féminin
Parler des jeunes Marseillais	<i>Gadjo</i>	<i>Gadji</i>	<i>Les gadjo</i>	<i>Les gadji</i>
	<i>Payo(t)</i>	Payo(t)te	Les payo(ts)	Les payo(t)tes

### 1- *Gadji / gadjo*

Les termes « *gadji* » et « *gadjo* » ont les sens respectifs de « fille » et de « garçon », sans aucune connotation positive ou négative *a priori*. Ils soulignent souvent le fait que la personne dont on parle est tout à fait « quelconque ».

1) **Samira**<sup>16</sup> : c'est des crapuleuses ces *gadji* de Saint Joseph

2) **Enquêtrice** : souvent on pense que c'est les mecs qui se battent mais y a / y a beaucoup de bandes de mecs tout ça finalement

**Sandra**<sup>17</sup> : ouais + des *gadji* surtout [en riant]

**Enquêtrice** : les filles ?

**Sandra** : franchement hein

A travers ces exemples on observe qu'en s'appropriant les termes « *gadji* » et « *gadjo* » les adolescents ont annulé la logique d'exclusion qui les caractérisait en langue tsigane pour ne conserver que la définition du sexe de la personne désignée. Cependant, la distinction en classe d'âge s'exprime désormais. En effet, dans le parler des jeunes Marseillais, *gadji* et *gadjo* vont désigner respectivement une personne de sexe féminin ou masculin mais cette personne appartiendra à la catégorie « jeune » et aura, d'une manière large, entre 10 et 30 ans. Dans les dialectes tsiganes, *gadjo* ne renvoie pas à une classe d'âge particulière ; il existe même un couple de termes qui précise que l'on évoque de jeunes *gadjé*, à savoir : un *raklo*<sup>18</sup> et une *rakli*, termes qui sont déjà plus rares dans le parler voyageur.

Par conséquent, non seulement le terme *gadji* (et son équivalent masculin *gadjo*) ne catégorise plus l'*Autre*, c'est-à-dire un membre de l'*exogroupe*, mais il désigne, par ailleurs, une personne appartenant à la même classe d'âge n'offrant pas de marques distinctives particulières telle celle que le chanteur du groupe IAM, dans l'exemple cité plus haut, qualifie de « *cousine* », à savoir, la *Même*.

En d'autres termes, *gadji* et *gadjo* désignent des personnes auxquelles le locuteur peut s'identifier ; une personne qui est dans les normes de celui qui parle. Tant et si bien qu'ils

<sup>16</sup> Jeune fille de 14 ans d'origine tunisienne vivant dans une cité des quartiers Nord de Marseille.

<sup>17</sup> Jeune fille de 14 ans originaire de Djibouti vivant dans une cité des quartiers Nord de Marseille

<sup>18</sup> Georges Clavet traduit *raklo* par « garçon (non-tsigane) » et *rakli* par « fille (non-tsigane) », op.cit.

peuvent même, précédés d'un pronom possessif, aller jusqu'à désigner l'*Autre Soi*, l'*Alter Ego*, « *mon gadjo* », « *ma gadji* », le ou la « petit(e) ami(e) ».

## 2- *Payo(t) / payo(t)te*

Contrairement au terme *gadjo*, en passant dans le répertoire des jeunes Marseillais issus des quartiers « défavorisés », le terme *payo(t)*, emprunt du dialecte kalo, conserve la logique d'exclusion et donc la division **Eux / Nous** qui lui est attachée dans les parlers des jeunes gitans. Autrement dit, en reprenant le terme *payo(t)*, les jeunes Marseillais reprennent la manière de se positionner des jeunes gitans face à la société dominante, aux *Autres*, et dans ce cas précis, à ceux qu'ils nomment « *les Français* ». L'équivalent féminin *paya* n'ayant pas été emprunté, le mot *payot(t)e*<sup>19</sup> a été créé ultérieurement par les adolescents.

Cette division Eux / Nous est toujours sous-jacente aux termes *payo(t)* et *payot(t)e*, même quand ceux-ci subissent des glissements de sens à l'intérieur du répertoire des jeunes Marseillais.<sup>20</sup>

1 - Dans un premier temps, *payo(t)* est utilisé pour désigner une personne que l'on nomme maladroitement un « Français de souche », mais peut également être utilisé pour désigner une personne issue de l'immigration européenne. Cette nomination n'implique pas nécessairement de connotation péjorative. Dans ce cas : *EUX*, les *payo(ts)*, représentent ceux qui sont communément appelé par les adolescents « *les Français* » ou « *les Européens* » dans le sens précisé ci-dessus, et *NOUS*, « *les immigrés* » (sachant qu'un « immigré » désigne ici un immigré non occidental, ainsi que ses enfants, voire ses petits-enfants).

2 – Dans un deuxième temps, *payo(t)* devient fortement péjoratif et est plutôt utilisé pour désigner quelqu'un de jeune, opposant *NOUS*, « *les jeunes des quartiers difficiles* » et *EUX* « *les jeunes des quartiers chics* ». Dans ce cas, tout « jeune » partageant les conditions de vie du groupe fera partie du *NOUS*, quelles que soient ses origines.

3 - Dans un troisième temps, un *payo(t)* désigne selon eux, *par extension* pourrait-on dire, « *celui qui a peur* », « *celui qui est nul* », « *celui qui est bon à l'école* ». En d'autres termes, celui qui est considéré comme ne partageant pas les valeurs et n'appliquant pas les normes comportementales et langagières du groupe. Dans ce cas, *NOUS* représente toujours les « *jeunes des quartiers* » et *EUX*, ceux qui habitent dans le quartier mais qui n'adoptent pas les valeurs du groupe leur préférant celles de la société dominante<sup>21</sup>. Par conséquent, d'une façon

<sup>19</sup> Cette notation entre parenthèse permet d'évoquer la question de la transcription et des catégorisations qu'elle implique tout en la laissant ouverte. En effet, doit-on considérer que la création du lexème *payo(t)te* selon une flexion française incite à écrire le mot *payo(t)* avec une orthographe française cohérente vis-à-vis de son féminin correspondant, à savoir : *payot* ou, au contraire, supposer que cette création n'intervient nullement sur le statut du mot emprunté qui doit donc conserver l'orthographe tsigane, à savoir : *payo* ? Cette question demanderait une réflexion plus approfondie à ce sujet que nous n'avons pas la place de développer ici.

<sup>20</sup> Nous aborderons les changements de sens à partir du masculin uniquement afin d'alléger la lecture, puisque les sens proposés ici valent aussi pour le féminin *payot(t)e*. Ajoutons cependant que le troisième sens de *payot(t)e* semble être, au regard de nos enquêtes, le plus investi par les adolescents, notamment les jeunes filles, contrairement à *payo(t)*, pour lequel les deux premiers sens semblent plus prégnants.

<sup>21</sup> Dans ce sens-là, on peut prudemment (car les conditions sociolinguistiques, entre autres, sont différentes) rapprocher le terme « *payo(t)* », du terme « *paumés* » (ou *lames*) employé par W. LABOV (1978: 348) avec toutefois quelques nuances, mais aussi du terme « *bouffon* » décrit par D. Lepoutre (1997 : 113-114) pour la banlieue parisienne et F. Melliani (2000 : 150) pour la banlieue rouennaise, à ceci près que, contrairement au mot « *bouffon* », « *payo(t)* » conserve encore, pour le moment, une part de la logique « ethniciante » présente dans les dialectes tsiganes puisque qu'il est le résultat d'un glissement de sens et que, même dans ce sens-là, « *payo(t)* » renvoie aux *Autres*, sachant que ces *Autres* sont ceux qui ont un niveau de vie assez élevé et qui adoptent les valeurs supposées de la société française.



caricaturale, le « bon élève » issu de l'immigration maghrébine ou comorienne peut se voir appeler « *payo(t)* » par un jeune « Français » issu du même quartier mais s'identifiant entièrement au groupe.

On assiste donc à un glissement partant d'un clivage basé sur des origines ethniques supposées ou réelles à un clivage entre milieux socio-économiques (opposition souvent catégorisée à Marseille en fonction des territoires, à savoir « Quartiers Sud » vs « Quartier Nord ») pour finir sur un clivage mettant en jeu un code de valeurs. Mais, dans tous les cas, la division EUX/ NOUS reste présente. Le terme *payo(t)* continue donc de catégoriser des personnes en fonction de la logique d'exclusion présente dans le dialecte kalo ; lorsqu'on l'emploie pour qualifier un proche, on le renvoie dans le monde des *Autres*.

Par conséquent, l'emprunt du mot *payo(t)* engage une (ré)appropriation en français d'une logique d'exclusion. D'ailleurs, contrairement aux termes *gadji* et *gadjo* qui se diffusent auprès d'une population marseillaise plus étendue, *payo(t)* et *payo(t)te* restent relativement peu connus et utilisés en dehors des « jeunes des quartiers » ; ce qui n'est pas si surprenant lorsque l'on considère le fait qu'ils sont souvent péjoratifs à l'encontre de ceux qui en seraient les « emprunteurs » potentiels.

Récapitulons maintenant à l'aide d'un tableau les termes qui ont été empruntés, abandonnés, inventés en mettant en évidence les logiques d'emprunt mis en jeu :

<b>Abandonné</b>	<b>Emprunté</b>	<i>Inventé</i>
Gadjé m.pl.	Gadjo m.s.	(Les gadjo m.pl.)
Gadjia f.pl.	Gadji f.s.	(Les gadji f.pl.)
Payos m.pl.	Payo m.s.	Les payo(ts) m.pl.
Paya f.s.		Payo(t)te f.s.
Payas f.pl.		Les payo(t)tes f.s.

- GADJÉ, le plus ordinaire, qui qualifie *les Autres* dans leur ensemble, est abandonné.
- En revanche, les termes GADJI/GADJO sont empruntés ensemble et l'opposition de genre est privilégiée à la logique d'exclusion Eux/ Nous, qui disparaît.
- Les pluriels correspondants LES GADJI / LES GADJO sont déclinés selon les règles grammaticales françaises.
- PAYOS est lui aussi abandonné pour donner « LES PAYO »,
- Mais PAYA n'est pas retenue en même temps que PAYO. Parallèlement, la logique d'opposition Eux/Nous est conservée pour PAYO et est même principale dans cet emprunt.
- En revanche, la catégorie PAYO(T)TE est inventée. L'utilisation de ce terme est plus tardif que celui de PAYO : il semble probable qu'une fois l'emprunt du mot « payo » réalisé, le

besoin de qualifier l'équivalent féminin est né. À ce moment-là de l'emprunt, le retour aux langues tsiganes et à l'emprunt du féminin *paya* semble impossible puisque l'emprunt a déjà eu lieu selon une certaine logique. Par conséquent, *payo(t)te* est inventé selon un modèle français comme l'invention du terme *voyelle* pour nommer l'équivalent féminin de « voyou ».

### Conclusion

Deux termes synonymes, *gažo* et *payo*, sont ré-appropriés par les jeunes marseillais de manières contemporaines mais non équivalentes. La polysémie présente dans les langues d'origine se trouve chaque fois réduite : dans un cas, *gažo*, ne demeure que l'opposition de genre, dans le second, *payo*, c'est l'opposition Eux/Nous.

Abandonné	Emprunté	Inventé	Logique d'emprunt	Signification ajoutée lors de l'appropriation
Gadjé m.pl.	Gadjo m.s.	(Les gadjo m.pl.)	Opposition de genre Homme/femme	Classe d'âge
Gadjia f.pl.	Gadji f.s.	(Les gadji f.pl.)		
Payos m.pl.	Payo m.s.	Les payo(ts) m.pl.	Opposition de classe Eux/Nous	(Aspect péjoratif)
Paya f.s.		Payo(t)te f.s.		
Payas f.pl.		Les payo(t)tes f.s.		

Ainsi ce petit exemple marseillais nous rappelle, si besoin était, qu'il n'y a pas d'équivalence (logique) entre un homme et un couteau. Si l'on peut aisément emprunté ce dernier à un voisin et en faire l'usage que l'on veut, il n'en va pas de même quand il s'agit des mots qui classent les hommes et les femmes, qui permettent de penser le monde, de se penser dans le monde et de nommer l'Autre. Et quand ce monde est complexe, et il l'est pour ces jeunes marseillais, le double emprunt constaté, considéré comme un ensemble, réintroduit de la complexité là où n'apparaît, dans l'énonciation, que l'apparente violence symbolique des classements sociaux. Un énoncé (imaginé) tel que « ce gadjo est un payo » n'est plus alors une simple tautologie : il permet de nuancer selon des logiques internes au groupe d'appartenance, les réalités sociales et de genre tout en rappelant le décalage du locuteur vis-à-vis du monde qui l'entoure ; en empruntant ces mots au « parler voyageur », c'est aussi cette distance au monde des adultes « insérés » que les jeunes marseillais signifient, leur manière à eux d'être « arriérés », *en arrière* de ce monde qui semble les tenir à l'écart, pour le moment.

## Bibliographie :

- ARMOGATHE D. & KASBARIAN J.-M. (1998) *Dico marseillais, d'Aioli à Zou*, Ed. Jeanne Laffite, Marseille.
- BILLIEZ J. (1992) « Le “ parler véhiculaire interethnique ” de groupes d'adolescents en milieu urbain », in Robert Chaudenson (éd.) *Des langues et des villes*, actes du colloque de Dakar, du 15 au 17 décembre 1990, Didier Erudition, coll. Langues et développement, Paris : 117-126.
- BILLIEZ, Jacqueline, *et al.*, 1999, « Les parlers urbains », *Lidil* N° 19, juin, Grenoble.
- BILLIEZ J., KRIEF K., LAMBERT P., ROMANO A. & TRIMAILLE C. (2002) *Pratiques et représentations langagières de groupes de pairs en milieu urbain*, rapport ronéoté pour l'Observatoire des pratiques linguistiques, DGLFLF.
- BINISTI N. (1997) *Le parler des jeunes dans les Quartiers Nord de Marseille*, Mémoire de Maîtrise, Université de Provence.
- BINISTI N. (2000) « Les marques identitaires du “ parler interethnique ” de jeunes Marseillais », in L.-J. Calvet et A. Moussirou-Mouyama (éds.), *Le plurilinguisme urbain*, Didier Erudition, coll. Langues et Développement : 281-299.
- BINISTI N. & GASQUET-CYRUS M. (2001) *Le français de Marseille : description sociolinguistique*, rapport de recherche remis à la DGLF, Observatoire des Pratiques Linguistiques en France, Ministère de la Culture et de la Communication, inédit, 248 p.
- BOUGLIONE A. (1998) *Un peuple de promeneur*. Cognac: Le temps qu'il fait.
- BOURLIER-BERKOWICZ J. (1999) *Approche du rôle interactionnel de certains marqueurs de l'argumentation dans la conversation des jeunes*, Mémoire de DEA, sous la direction de R. Nicolai, Université de Nice.
- CALVET G. (1993) *Dictionnaire tsigane-français, dialecte kalderash*, L'asiathèque, Paris.
- GOUDAILLER J.-P. (1997) *Comment tu tchatches ! Dictionnaire du français contemporain des cités*, Mayenne, Maisonneuve et Larose.
- KRIEF K. (1999) « *Ta mère !* » *Pratiques langagières des jeunes Grenoblois(es) issu(e)s d'un milieu social défavorisé*, Mémoire de DEA de Sciences du Langage, sous la direction de Jacqueline Billiez, Université de Grenoble, Grenoble.
- LABOV W. (1972) The transformation of experience in narrative syntax, in: *Language in the inner city. Studies in the Black English Vernacular*, University of Pennsylvania Press, Philadelphia ; trad fçse 1978: *Le parler Ordinaire*, ed. de Minuit, Paris.
- LE CUNFF C. (1999) *Le parler des collégiens à Rennes et sa périphérie*, Rapport de recherche 1997-1999, Laboratoire de Microsociologies de l'éducation, IUFM de Bretagne, Université Rennes 2.
- LICK (1998) *Scènes de la vie manouche. Sur les routes de Provence avec les Sinti Piémontais*. Chateaufort-les-Martigues: Wallada.
- MELLIANI F. (2000) *La langue du quartier. Appropriation de l'espace et identités urbaines chez des jeunes issus de l'immigration maghrébine en banlieue rouennaise*, coll. Espaces Discursifs, l'Harmattan, Paris.
- PERRIER J.-C. (2000) *Le rap français. Anthologie*. Paris: La Table ronde.
- LEPOUTRE D. (1997) *Cœur de Banlieue. Codes, rites et langages*, éd. Odile Jacob, Paris.
- POUYETO J.-L. (1999) *"Illetrisme, "culture écrite" et "culture orale". Une approche anthropologique et sémiotique de la question de l'écriture : l'exemples des Manouches de la région paloise."*, Thèse de Lettres, Université de Pau et des Pays de l'Adour, Pau.
- SEGUIN B. & TEILLARD F. (1996) *Les céfrans parlent aux français. Chronique de la langue des cités*, Paris, Calmann-Lévy.
- SEUX B. (1997) « Une parlure argotique de collégiens », Les mots des jeunes : observations et hypothèses, *Langue Française*, n°114, Larousse : 82-103.

SIBLOT P. (1999) « Appeler les choses par leur nom. Problématique du nom, de la nomination et des renominations », in Salih AKIN (sous la dir.), *Noms et Re-noms : La dénomination des personnes, des populations, des langues et des territoires*, coll. DYALANG, Publications de l'Université de Rouen – CNRS : 13 - 31.

TRIMAILLE, C., 2003, « Variations dans les pratiques langagières d'enfants et d'adolescents dans le cadre d'activités promues par un centre socioculturel et ailleurs », *Cahiers du français contemporain numéro 8*, Sous presse.

CONVENTIONS DE TRANSCRIPTION

/ auto-interruption du déroulement discursif  
+ pause  
[rire] description de certains aspects du comportement para-verbal ou non verbal